LES BEAUX-ARTS A LYON

(Fin) *

GRAVEURS.

Vibert (1) (Victor), né à Paris en 1799, mort à Lyon, en 1860, membre de l'Académie de Lyon.

Si un artiste étranger mérite d'être considéré comme Lyonnais, à coup sûr c'est Vibert. Nous avons déjà dit quel fut son dévoûment pour l'école de Lyon lorsqu'il eut été appelé à y fonder l'enseignement de la gravure, et quelle étroite amitié l'unit à nos artistes lyonnais Orsel et Bonnefond : nous n'avons à parler ici que du graveur.

Elève de Pauquet, puis de Hersant et de Richomme, Vibert avait, en 1828, remporté le grand prix de gravure. Il était déjà connu par la gravure de la *Leçon de basse de viole*, d'après Netscher. D'ailleurs ce qu'était son habileté de main, la finesse et la pureté de son dessin, on le peut juger par les dessins executés à Rome pendant la première année, d'après la dispute du *Saint-Sacrement* et qui font partie de la collection de dessins possédée par le musée lyonnais. On est frappé, lorsqu'on considère les

* *Voir les précédentes livraisons.*

(1) *Eloge de Vibert*, par Martin-Daussigny. — *Histoire monumentale de Lyon*, IV, p. 160.

dessins postérieurs, la *Résurrection des enfants sur le corps de saint Philipe*, d'après la fresque d'Andrea del Sarto au cloître de l'Annonciade, le *Jugement de Salomon* et la *Vierge à l'œillet*, d'après Raphaël, on est frappé disons-nous du changement qui s'est fait dans la manière de l'artiste.

Il avait d'abord sacrifié à ce qu'on appelait le coloris en gravure ; mais sous l'influence d'Orsel et après l'étude approfondie des œuvres des peintres primitifs à Assise et à Florence, il abandonna, pendant les dernières années de son séjour en Italie, toute prétention à la couleur, « il « simplifia considérablement sa manière, et, renonçant « tout à fait à l'obscurcissement des clairs, il eut pour « but de joindre l'agrément d'Albert Durer à la simpli- « cité de travail de Marc Antoine ; à son retour de Rome, « frappé des beautés qu'il remarque dans le tableau *le* « *Bien et le Mal* qu'Orsel venait d'exposer au Louvre et « peut-être mieux disposé qu'un autre, par ses fortes « études, à comprendre que cette œuvre, résultat des mé- « ditations de l'artiste éminent qui avait eu sur son talent « une si heureuse influence, renfermait toute une régé- « nération de la peinture murale, il sollicita de son ami « la faveur de graver ce tableau et d'appliquer à cette « traduction les réformes qu'il se proposait d'apporter « dans la gravure au burin, réformes qui consistaient à « ne plus voir dans les tailles qu'un moyen d'exprimer le « plan perspectif et comme la coupe des objets qu'il avait « à rendre. Cette planche fut le travail qui, avec les soins « donnés à ses élèves, remplit sa vie pendant plus de « vingt ans (1) ».

Nous ne répétons pas les éloges qui furent faits de cette

(1) *Eloge de Vibert*, par M. Martin-Daussigny.

magnifique estampe ; son succès, en Allemagne surtout, a été général.

Le *portrait de Masaccio* exécuté à Rome, quelques planches d'après Orsel, faites pour le monument que M. Perrin élève à son ami (1), le portrait de *Jacquard*, gravé d'après Bonnefond, complètent la liste des gravures que Vibert a terminées. Il avait commencé à graver la *Vierge à l'œillet*, d'après son dessin, et *la Mère du Sauveur*, d'après la fresque d'Orsel, lorsque la mort l'a privé de montrer toute l'expérience qu'il avait acquise par son long travail sur le tableau d'Orsel.

A nos expositions de Lyon nous avons quelquefois admiré de charmants portraits au crayon finement et élégamment modelés : est-ce qu'un de ces souvenirs de Vibert ne viendra pas orner notre galerie lyonnaise?

Saint-Eve (2) (Jean-Marie), né à Lyon le 9 juin 1810 et non dans le Jura, comme quelques biographes l'ont dit par erreur, mort le 4 septembre 1856.

Vibert comprit que la réforme tentée par lui était trop radicale, et son enseignement trop opposé à l'enseignement académique lorsqu'il vit Saint-Eve, un de ses meilleurs élèves, excellent dessinateur, échouer au concours du prix de gravure en 1838, passer deux années à l'école de M. Richomme, et, en 1840, remporter le grand prix. « Saint-Eve avait appris de M. Richomme a revêtir le « savoir d'une enveloppe agréable et avait acquis, sous la « direction de l'illustre graveur parisien, cette douceur et « cette suavité de burin qui font le charme de ses ou- « vrages. »

(1) Le recueil des gravures représentant l'œuvre d'Orsel.

(2) *Notice sur Saint-Ève*, par M. Charles Fraisse. — *Histoire monumentale de Lyon*, IV, p. 160.

Ce n'est donc pas la doctrine de Vibert qui a triomphé avec Saint-Eve ; mais ce que celui-ci conserva de ses premières études c'est l'amour du vrai, c'est le sentiment que l'on doit toujours chercher « à perfectionner son style « et son dessin par l'étude attentive de l'antique et des « maîtres les plus célèbres. »

Les envois que Saint-Eve fit de l'Italie ont tous été remarqués : en 1844, il avait terminé la gravure du *portrait d'Andréa del Sarto*, tête pleine de vie et d'expression ; en 1848, il exposait la *Poésie*, d'après Raphaël, et la *Vierge de Foligno*. Après son retour, en 1851, il exposa la *Théologie*. Le *portrait de Fogelberg*, sculpteur suédois, est son dernier ouvrage. Il avait, en 1853, accepté du gouvernement la mission de reproduire la *Charité* d'Andréa del Sarto, tableau qui est au Louvre, mais il n'en put faire que le dessin (1).

Il a fait pour la *collection des Vierges de Raphaël*, ouvrage publié par Furne et Perrotin, la *Vierge au donataire*, gravure considérée comme la meilleure du volume. « La nature de son talent appelait Saint-Eve à repro- « duire Raphaël, aussi est-ce à ce grand peintre qu'il « a donné ses préférences, et il l'a traduit avec un rare « bonheur. »

Nous avons vainement cherché le nom de Saint-Eve dans le Musée lyonnais. Ne verrons-nous pas se grouper autour de Vibert tous ces brillants dessinateurs et ces maîtres graveurs dont Lyon sera fière de citer un jour les noms dans son histoire de la gravure du dix-neuvième siècle ?

Soumy, né en 1831, au Puy-en-Velay (Haute-Loire), mort à Lyon en 1863 (2).

(1) Ce dessin a été gravé par M. Salmon.

(2) Voir *Gazette des Beaux-Arts*, tome XVIII.

Après avoir étudié la peinture avec M. Guy et la gravure avec Vibert, Soumy partit, en 1852, pour Paris. Il suivit les cours de M. Henriquel Dupont et, par un concours très-remarqué, remporta, en 1854, le grand prix de gravure. Pendant son séjour à Rome, il fit deux belles gravures : le portrait de François Ier, d'après le Titien, une tête d'homme d'après le Giorgione, des dessins d'après Michel-Ange et Raphaël, et peignit la belle tête de femme qui est au Musée de Marseille. A son retour, il fit quelques vignettes religieuses, grava d'après M. Chifflart la *Morte*, *Hamlet et Ophélia*, *Othello et Desdémone ;* peignit quelques portraits et quelques paysages. Mentionnons encore une suite de douze lithographies, *Motifs d'études*, représentant des types d'enfants, d'hommes et de femmes.

La maladie et les chagrins conduisirent Soumy au suicide, au moment où une œuvre considérable lui était confiée par Flandrin, la reproduction des fresques du chœur de Saint-Germain-des-Prés.

Soumy possédait toutes les ressources de l'art du graveur, et il se servait du burin comme d'un pinceau, cherchant à exprimer ce qu'il sentait sans se faire l'esclave d'aucune convention.

Il préférait la peinture à la gravure parce que celle-ci n'est qu'un art d'imitation : les portraits qu'il a peints ont un grand charme et sont modelés avec soin. On avait beaucoup remarqué, à l'Exposition de 1863, deux délicieuses figures d'un dessin large et élégant, d'un coloris doux et harmonieux.

ARCHITECTES.

Cochet (Claude-Balthasar), né en 1760, mort en 1835, membre de l'Académie de Lyon.

Cochet, élève de Dagourre et de Brogniart, eut le grand prix de Rome en 1783. La Révolution le trouve à Lyon : il compose le dessin et dirige la construction du rocher figurant le temple de la Concorde, au milieu du camp fédératif de Lyon, le 30 mai 1790 (1) ; quelques années plus tard (2), il élève un arc de triomphe sur le Pont-de-Pierre en honneur de Bonaparte ; en 1814, il est nommé professeur d'architecture à l'Ecole de Lyon et occupe cette chaire jusqu'en 1824. On cite de lui la loge maçonnique de la Parfaite Harmonie, dont la décoration intérieure était empruntée aux temples grecs : la nef était formée de douze colonnes d'ordre corinthien ; le sanctuaire circulaire offrait une coupole à compartiments soutenue par six colonnes d'ordre dorique à demi-saillantes (3). Il s'est occupé de la restauration de l'Hôtel-de-Ville et du Palais-de-Justice et a fait des projets qu'il a soumis à l'Académie de Lyon.

Il a décrit le monument funèbre et religieux qu'il construisit dans la plaine des Brotteaux en mémoire des Lyonnais morts au siége de 1793 : c'est une petite église à trois nefs précédée d'une construction bizarre qui, de face, a le profil d'une pyramide. Il a publié un grand ouvrage intitulé : *Muséum astronomique, géologique et zoologique*, suivi d'un traité des mosaïques, des stucs et des enduits. Enfin il a écrit une notice sur Loyer et un mémoire sur l'architecture des frontons.

Flachéron (4) (Louis-Cécile), né en 1772, mort en 1835, membre de l'Académie de Lyon.

(1) Il y a une grande gravure représentant ce camp fédératif, dans la collection Coste.

(2) Voir *Bulletin de Lyon*, 19 nivôse an X.

(3) Voir *Bulletin de Lyon*, 10 nivôse an XIV.

(4) *Biographie universelle.*

Longtemps architecte de la ville, Flachéron a exécuté et surveillé de nombreux travaux, mais n'a rien eu à faire de remarquable. Faut-il en effet citer la tribune circulaire soutenue par des colonnes, qui a été construite dans la salle du Change transformée en temple protestant? Ou le bâtiment ajouté à l'église Saint-Nizier et renfermant la sacristie?

Gay (1) (Joseph-Jean-Pascal), né en 1775, mort en 1832.

Élève de Grognard pour le dessin et de Cochet pour l'architecture, Gay, après l'époque révolutionnaire, vint à Paris. Il y suivit l'école de Leroy, puis celle de Percier et de Fontaine. Il obtint quelques travaux de M. Denon, directeur des Musées et des médailles, entre autres la composition de la médaille du sacre de Napoléon.

Nommé professeur à l'Ecole de Lyon, en 1807, et en même temps architecte de la ville, il fut chargé d'une bonne partie des travaux qui s'exécutaient alors dans Lyon. Il a fourni le dessin de l'autel de la chapelle de la Sainte-Vierge à Saint-Nizier; celui du maître autel de l'église Saint-Just (2). C'est lui qui transforma en une salle pour le Musée les cellules de l'ancien couvent de Saint-Pierre. Au concours deux fois renouvelé par la Chambre de commerce pour le bâtiment de la Condition des soies (3), il vit son projet adopté. Il fut chargé par

(1) *Revue du Lyonnais*, II, 128.

(2) La partie inférieure du maître autel ressemble à un ancien tombeau : le coffre est sillonné de cannelures ondées et verticales, ayant au centre pour tout ornement le monogramme du Christ. N'oublions pas de signaler, à Saint-Just, le charmant baptistère construit sous l'inspiration du curé d'alors, M. Boué.

(3) Rue Saint-Polycarpe. Il y a de l'unité dans l'ensemble; une belle porte cintrée, encadrée de marbre noir donne entrée dans l'édifice : l'entablement qui le couronne est d'un profil élégant.

la ville de la construction de la Halle aux grains, en 1811, et de la Caserne de la gendarmerie (1), en 1833, lorsque le couvent des Augustins où celle-ci était installée fut pris pour l'Ecole de La Martinière.

Rappelons que Gay a fait de nombreux dessins de médailles et de jetons.

Savant distingué, archéologue, connaissant parfaitement la théorie de son art, doué d'imagination, Gay avait toutes les qualités pour réussir.

Il y a dans les cartons de la bibliothèque, Coste une collection de plans, signés par M. D'Herbouville, en 1806, et dans lesquels Gay avait étudié la reconstruction du Palais-de-Justice.

Tibière (2) (Jean-Marie-Gabriel), né en 1758, mort en 1822.

Nous n'avons pas parlé, dans la biographie de Gay, de la construction des façades de Bellecour. Elles furent cependant élevées sous la direction de Gay, mais d'après les dessins de Tibière qui se plaignit vivement de cette préférence.

Tibière était élève de Decrénice. Sa première construction à Lyon est une manufacture d'indiennes faite, en 1786, pour MM. Picot et Fazy, de Genève; ce bâtiment, qui a une jolie façade du côté du Rhône, sert aujourd'hui de manufacture pour les tabacs.

Lorsqu'en 1800 il fut question de la réédification des façades de Bellecour, Tibière étudia des plans qu'il transmit au ministre de l'Intérieur et qui furent adoptés

(1) Cette caserne, construite par Gay de concert avec Hotelard, architecte de la ville, est au coin de la rue Sala et de la rue Saint-François-de-Sales.

(2) *Revue du Lyonnais*, IV, 217.

avec de légères modifications (1) ; c'est une construction de bon goût et d'un bon effet.

Quelques travaux exécutés hors de Lyon et l'édification de quelques maisons complètent l'œuvre de Tibière.

Pollet (2) (Jean), né en 1795, mort en 1839.

Après avoir reçu les notions de son art à l'école de Cochet, Pollet qui avait un goût prononcé pour l'architecture religieuse, parcourut la France afin d'étudier et de comparer les monuments du style ogival. A son retour, il reçut, en 1825, la mission de restaurer notre belle église de Saint-Nizier. Il travailla à cette restauration de 1825 à 1828, l'interrompit pendant quelques années, puis la reprit en 1835. Dans l'intervalle de ces travaux, Pollet partit pour l'Italie. Il eut à son retour, en 1830, l'occasion d'appliquer ce qu'il avait étudié dans les églises byzantines italiennes ; on lui confia la restauration de l'église d'Ainay. Quelques travaux à l'hospice de la Charité, des églises construites hors de Lyon (3) ou restaurées, des châteaux réparés, des maisons bâties, etc., attestent l'activité et la vie bien remplie de notre architecte.

Son œuvre principale à Lyon c'est la restauration de Saint-Nizier (4) ; il a fait le maître-autel en marbre blanc derrière lequel est une rampe élégante ; la balustrade évidée qui entoure le chœur, les stalles et les boiseries du chœur, les chapelles latérales de Sainte-Philomène et de

(1) Voir pour les détails, *Lyon ancien et moderne*, II, article sur les façades de Bellecour. Les changements principaux furent de substituer, dans le corps central, des pilastres à des colonnes, et de supprimer les petites fenêtres qui devaient être au-dessus du rez-de-chaussée.

(2) *Revue du Lyonnais*, X, 115.

(3) L'église de Tarare, par exemple.

(4) Voir *Lyon ancien et moderne*, II, article Saint-Nizier.

Saint-Louis-de-Gonzague. Si on peut avec raison reprocher à Pollet certains détails qui sont lourds, disgracieux, il faut cependant lui savoir gré des efforts qu'il a faits pour conserver une certaine unité de style, une certaine harmonie entre ce qu'il créait et le beau vaisseau qu'il réparait. Il faut encore lui tenir compte de l'idée qu'il a eue de donner à chaque chapelle latérale le style de l'époque où vivait le saint auquel la chapelle est dédiée (1).

Couchaud (2) (André), né à Genève en 1813, mort à Lyon en 1849.

Élevé à Lyon, Couchaud commença ses études d'architecture a l'école de M. Chenavard ; il les termina à Paris sous la direction de M. Labrouste. En 1838, il partit pour la Grèce. Auprès des monuments antiques, il fut touché de la beauté que l'art grec devenu chrétien avait su donner aux églises ; il recueillit de nombreux matériaux, et à son retour, en 1840, publia *Les églises byzantines en Grèce*, ouvrage orné de 37 planches avec texte explicatif, et qui comprend l'histoire de l'art byzantin chrétien depuis le quatrième siècle jusqu'à la conquête de Constantinople par les Turcs. Il retourna en Grèce en 1842 et ne revint définitivement qu'en 1845.

Il fit avec M. Chenavard les dessins qui nous conservent l'église de l'Observance (3) ; il prépara un projet de reconstruction de l'église Saint-Pierre ; et commença l'église de Saint-Paul-en-Jarrest qu'il ne put terminer.

(1) Ainsi, la chapelle de Sainte-Philomène et Sainte-Blandine est de style byzantin ; la chapelle de Saint-Louis de Gonzague est de style renaissance.

(2) *Eloge d'André Couchaud*, par M. Martin-Daussigny.

(3) Ces dessins ont été gravés et publiés, en 1846, par la Société académique d'architecture de Lyon.

Esprit cultivé, archéologue distingué, Couchaud avait voyagé avec fruit. Il savait beaucoup, et il avait amassé une prodigieuse quantité de dessins et d'études. Tout faisait présager pour lui une brillante carrière d'artiste lorsque la mort le surprit.

SCULPTEURS.

Chinard (1) (Joseph), né en 1756, mort en 1813.

Après avoir appris le dessin à l'Ecole gratuite que dirigeait Nonnotte, Chinard passa quelque temps dans l'atelier du sieur Blaise (2). Il est, en 1780, chargé par les chanoines de Saint-Paul d'exécuter les évangélistes pour pendentifs du dôme de l'église Saint-Paul. Avec le prix de ce premier ouvrage, il part pour Rome où il demeure de 1784 à 1789, faisant des copies d'après l'antique. Dans l'année 1786, il se présenta au concours de sculpture qu'avait ouvert l'Académie de Saint-Luc, et remporta le premier prix ; un artiste romain était classé le second, et un artiste prussien le troisième : Le sujet était *Andromède et Persée.*

Il quitte Rome en 1789, appelé par l'intendant du Dauphiné pour l'exécution d'un monument à ériger à Grenoble en l'honneur de Bayard ; mais la Révolution éclate et le projet échoue. Nous ne suivrons pas Chinard dans ses pérégrinations de Lyon à Rome et de Rome à Lyon, ni

(1) *Revue du Lyonnais*, I, 471. — *Notice lue à l'Académie*, en 1814, par Dumas. — *Histoire monumentale de Lyon*, III, 215.

(2) *Blaise* Barthélemy, né à Lyon en 1738, et mort à Paris en 1819, fut membre associé de l'Institut; il a fait le mausolée du comte de Vergenne qui est dans l'église de Versailles, plusieurs bustes, et les deux bustes de saint Etienne et de saint Jean-Baptiste, qui sont dans notre cathédrale de Saint-Jean.

dans les épisodes de sa vie agitée de 1789 à 1800. Nous le retrouvons membre de l'Athénée de Lyon qui vient d'être reconstituée, membre correspondant de l'Institut, et, en 1807, professeur de sculpture à l'Ecole spéciale de dessin ; sa réputation est faite, il est choyé, il est honoré.

Les bustes du général Desaix, de Mesdames Récamier et Verninac, de Napoléon, de l'impératrice Joséphine, d'Eugène Beauharnais, de la princesse de Lucques, le mettent au premier rang des portraitistes ; il se distingue par la délicatesse du ciseau, la hardiesse d'exécution et la pureté de goût. Le dernier buste qu'il ait fait à Lyon est celui du comte de Bondy. Une gracieuse allégorie, *l'Amour sur les flots*, exposée en 1802, *Niobé frappée par Apollon, Phryné sortant du bain*, statue exposée en 1810, *le Carabinier* (1) exposé en 1811 et la statue du *général Cervoni,* dont le modèle en plâtre fut exposé en 1812 (2), attestent la facilité, l'habileté de ciseau, la poétique imagination de notre sculpteur.

Chinard, incarcéré en 1793, eut l'idée de sculpter en prison une statuette représentant la Justice près de laquelle se réfugie une colombe qui traîne un lien brisé, et de faire placer cette œuvre, rapidement modelée, sur le bureau de ses juges : le Tribunal révolutionnaire se laissa émouvoir, et donna la liberté au sculpteur.

Le Musée de Lyon possède le groupe en terre-cuite de Persée et Andromède, le groupe de l'enlèvement de Déjanire, la statuette de Chinard par lui-même ; dans la salle de la Bibliothèque est un bas-relief fait en 1808 (3)

(1) Cette statue orne l'arc-de-triomphe de la place du Carrousel, à Paris.

(2) Cette statue était destinée au pont de la Concorde.

(3) C'est un projet de décoration pour un arc-de-triomphe que la ville de Bordeaux avait élevé à Napoléon.

et représentant Minerve distribuant des couronnes aux vertus, aux talents et au courage militaire, allégorie de l'institution de la Légion d'honneur.

Dans l'église Saint-Nizier est une statue de saint Pothin qui n'est pas heureuse. Enfin on retrouve au parc de la Tête-d'Or le buste de l'abbé Rosier qui, en 1812, avait été inaugurée au Jardin-des-Plantes.

La verve de Chinard et sa facilité le désignaient à l'Administration municipale pour la direction des fêtes. Aussi pendant la République voit-on Chinard appelé à faire une déesse de la Liberté pour la fête de la Fédération (1); sous le Consulat il élève, pour un feu d'artifice, un arc de triomphe dédié à Bonaparte pacificateur (2); sous l'Empire il dirige les travaux de décoration de l'entrée de Napoléon et de Joséphine (3).

Lemot (4) (François-Frédéric), né à Lyon en 1771, mort à Paris en 1827.

La vie de Chinard s'est écoulée tout entière dans sa ville natale; celle de Lemot fut brillamment remplie à Paris.

Élève de l'Ecole gratuite des arts et métiers à Paris,

(1) Voir *Histoire monumentale de Lyon*, III, 83.

(2) Voir *Bulletin de Lyon*, 25 nivôse an X. L'arc-de-triomphe était surmonté du char du dieu de la guerre traîné par quatre coursiers dont un génie bienfaisant calmait l'ardeur.

(3) Voir *Bulletin de Lyon*, 23 germinal an XIII, et *Histoire monumentale de Lyon*, III, 204. Un grand arc-de-triomphe d'ordre dorique, décoré de bas-reliefs très-soignés, avait été élevé sur le chemin de la Boucle; il était surmonté d'un aigle portant le buste de l'empereur; au-dessus de la porte principale, une grande statue représentant la ville de Lyon offrant d'une main les clefs de la cité et tenant de l'autre un gouvernail.

(4) *Notice* lue à l'Académie de Paris, le 4 octobre 1828, par Quatremère de Quincy; *Histoire monumentale de Lyon*, III, 242.

Lemot est remarqué par Dijoux dont il devint l'élève à quinze ans. En 1790 il remporte le grand prix de sculpture, et part pour Rome. Obligé de quitter l'Italie au moment de la Révolution, il prend part aux travaux éphémères mais grandioses auxquels donnaient lieu à Paris les fêtes de la République. « Il y contracte le goût de la « grandeur, c'est-à-dire la faculté d'embrasser les rap- « ports essentiels des objets et d'y subordonner les acces- « soires, de tout rapporter au but principal, de savoir « choisir le but capital de tout sujet et de forcer ainsi « notre esprit de s'y concentrer (1). »

La statue de *Léonidas,* exécutée pour la Chambre des pairs, celle de *Lycurgue* et de *Numa Pompilius* pour la Chambre des députés, la tribune de la Chambre où sont sculptées en bas-relief deux excellentes figures ; *la Législation* et *la Renommée ;* le grand bas-relief dont est décoré le tympan du fronton de la colonnade du Louvre, tels furent les titres de Lemot à l'Institut. Il y fut reçu en 1805 en remplacement de Julien (2).

Citons encore parmi les œuvres de Lemot, une *Hébé*, la statue de *Murat,* le buste colossal de *Jean Bart,* la belle statue équestre de *Henri IV,* placée sur le Pont-Neuf à Paris, et la statue de Louis XIV, élevée sur notre place Bellecour.

Par la science de la composition, par l'élégance de son exécution, par la noblesse de son style, Lemot doit être considéré comme un des meilleurs sculpteurs du siècle.

Legendre-Héral (Jean), né à Montpellier, en 1796,

(1) Quatremère de Quincy, *Notice* sur Lemot.

(2) Rappelons que Julien, né à Saint-Paulien, près du Puy-en-Velay, ne saurait être regardé comme complétement étranger à Lyon. Il a été l'élève de Perrache père et de Guillaume Coustou.

mort à Meaux en 1852, membre de l'Académie de Lyon.

C'est par la grâce, la pureté et la morbidesse du ciseau que brille Legendre-Héral, l'un des plus féconds de nos sculpteurs. Venu très-jeune à Lyon, élève de Chinard, professeur de sculpture à l'Ecole de Lyon de 1818 à 1843, il appartient incontestablement à l'histoire lyonnaise.

En 1819, il expose *Le Jeune lutteur ;* en 1820, *Léda, Jeanne d'Arc, Eurydice piquée par un serpent*; en 1823, *Silène ivre.*

Notre Musée possède : la *Léda*, l'*Eurydice,* statues signées de Rome 1821 ; le *Silène;* et la statue colossale de *Minerve pacifique,* statue exécutée à Paris en 1841.

En parcourant nos églises, on trouve à Saint-Just les statues de *saint Just* et de *saint Irénée* et deux bas-reliefs qui ornent la façade ; à Saint-Irénée les statues de *saint Jean* et de *saint Paul*; à la cathédrale, les statues de la *Vierge* et de *saint Jean*, et la chaire exécutée d'après les dessins de M. Chenavard ; à Saint-Paul, le maître-autel et les évangélistes.

Le bas-relief de la façade de l'Hôtel-de-Ville, représenant *Henri IV à cheval,* a été exécuté en 1828 ; il est d'une belle exécution. Citons encore le bas-relief qui est au-dessus de l'entrée de la salle des Pas-Perdus au Palais-de-Justice.

Legendre-Héral a fait de nombreux bustes, entre autres ceux de *G. Coustou,* de *Philibert Delorme* et de *Puget*, commandés pour le Louvre ; ceux du docteur *Eynard*, de *Poivre*, de *Grognard*, de *Bernard de Jussieu*, du comte *Faye de Sathonay*, de *Coustou* qui font partie de la galerie des Lyonnais célèbres : le travail est toujours soigné, et il y a beaucoup de vérité dans le caractère des têtes. Nous mentionnerons, en terminant, parmi les œuvres de

Legendre-Héral, la jeune fille au papillon exposée en 1842 sous le nom de l'*Éveil de l'âme*, et la statue de *Turgot* exécutée en 1843 pour la Chambre des pairs.

Marin (Joseph-Charles) (1), né à Paris en 1773, mort à Paris en 1834.

Entre Chinard et Legendre-Héral se place comme professeur de sculpture à l'École de Lyon, Marin, élève de Lemot, et sculpteur plein de goût.

En 1810, Marin avait exposé *Une baigneuse*, charmante étude qui eut grand succès ; en 1812 il remporta le grand prix de sculpture ; à Rome, il fit le *Télémaque assis sur la peau d'un lion*, composition (2) qui lui valut d'être admis à l'école de Saint-Luc ; en 1819, il reçut la commande de la statue de *Trouville* destinée au pont de la Concorde et placée aujourd'hui à Versailles. A Rome, l'église de Saint-Louis, l'Académie de France, plusieurs galeries particulières ont des œuvres de Marin : on lui reconnaissait un ciseau gracieux et de la pureté dans le dessin.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1892

Foyatier (3) (Denis), né près de Feurs (Loire), en 1793, mort à Paris.

Après avoir étudié à Lyon sous Marin, Foyatier alla à Paris, suivit l'école de Lemot, puis partit pour Rome, en 1822, et y demeura jusqu'en 1827. Il avait une merveilleuse facilité et comme un don inné pour la sculpture ; enfant de la campagne, il n'avait aucune éducation.

Pendant son séjour à Rome, il fit cette belle étude inspirée par l'Achille antique et devenue célèbre sous le nom

(1) *Biographie universelle.*
(2) Cette statue est à Fontainebleau.
(3) *Biographie universelle.*

de *Spartacus* (1); elle fut exposée à Paris en 1827 en même temps qu'une délicate figure nommée *Amaryllis*. En 1831, parut *la Jeune fille au chevreau;* en 1833, *l'Athlète Astydamas,* groupe colossal; en 1834, *la Siesta*, remarquable par la délicatesse des chairs.

On cite encore de lui l'abbé *Suger* et *le Régent* exécutés pour Versailles, *Cincinnatus* qui est aux Tuileries, une statue équestre de *Jeanne d'Arc* qui est à Orléans.

Foyatier était membre de l'Institut lorsqu'il mourut.

Le Musée de Lyon a une étude de *Bacchante* signée de 1835, une reproduction de la délicieuse idylle la *Jeune fille au chevreau;* enfin le buste de *Louise Labé* qui fut exposé en 1828, et le buste de Lemot.

Une grande habileté d'exécution assurait à Foyatier le succès dès qu'il travaillait le nu ; il ne réussissait pas les personnages drapés, comme on peut en juger par la statue de Jacquard, élevée place Sathonay, et par celle du major Martin que l'Administration lui avait également confiée.

Vietty (2) (Jean-Baptiste), né à Amplepuis en 1787, mort à Lyon en 1842.

Érudit, archéologue et en même temps artiste, Vietty a gaspillé ses belles facultés dans une vie pleine d'agitation ; il avait successivement étudié la peinture sous Hennequin à Paris, la sculpture avec Chinard à Lyon. Obligé d'entrer au collége de Roanne comme professeur de dessin afin de gagner sa vie, il écrivait en 1812 : « La

(1) On assure que Foyatier ne songeait pas le moins du monde à Spartacus, et que ce fut un de ses amis qui baptisa l'étude qu'il avait faite : cela n'ôte rien au mérite de l'exécution. La statue en marbre de Spartacus n'a été exposée qu'en 1831, c'est le modèle en plâtre seulement qui parut en 1827.

(2) *Revue du Lyonnais*, 1842.

« longue habitude des revers m'a donné une espèce d'in-
« dolence dans les arts : N'ayant jamais pu, faute
« d'argent, poursuivre mes études, obligé à Paris de faire
« le décorateur, chez Chinard le tailleur de pierre,
« à Roanne le maître d'école, je m'abandonne à mon
« sort. » En 1817, on le retrouve à Paris, toujours inconstant, toujours se créant des ennuis imaginaires. En 1820, il entreprit une statue, *La nymphe de la Seine;* l'Administration lyonnaise lui en ayant fait la commande d'après le modèle qui fut exposé en 1822, il trouva moyen de ne la finir qu'en 1828. Dans l'intervalle il modela un Homère en 1824, et écrivit le texte qui devait accompagner le travail de M. Rey sur les antiquités de Vienne.

En 1828, il fut attaché à une expédition de savants en Grèce; mais sans résultat, car il en revint plus malade d'esprit et ne produisit plus rien.

Sa nymphe est au Musée ; elle atteste un beau talent.

Nous mentionnerons, en finissant, le sculpteur *Charles*, mort très-jeune (1), dont on trouve le nom dans les travaux décoratifs de l'entrée de la duchesse d'Angoulème en 1814 (2) et qui a exécuté la statue de la reine *Ultrogothe* placée sur la façade de l'Hôtel-Dieu (3).

Et *Perrier* (4), originaire de Saint-Jodard, mais élève de l'Ecole de Lyon, qui s'était adonné à la sculpture religieuse; il y a de lui dans l'église Saint-George, *Une Vierge avec l'Enfant Jésus*. C'est de lui qu'est la statue

(1) Il est mort fou.

(2) Voir *Journal de Lyon*, 4 août 1812.

(3) L'autre statue, celle de Chilpéric, a été faite par Prost, sculpteur lyonnais, contemporain de Charles.

(4) Né en 1820, mort en 1866.

monumentale en pierre placée sur la route qui domine la ville de Vienne (Isère).

Nous avons conduit l'histoire des beaux arts à Lyon jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle ; résumons-la en analysant brièvement la marche de l'art pendant chaque époque.

Au treizième siècle, les événements politiques tiennent une grande place et semblent seuls occuper l'esprit public ; de l'importance des pouvoirs oppresseurs créés par le régime féodal nait le réveil des désirs de liberté ; les Lyonnais revendiquent leur indépendance contre l'archevêque renfermé dans le château de Pierre-Scize et contre le chapitre de Saint-Jean qui occupe les cloîtres fortifiés de Saint-Jean et de Saint-Just. De grands spectacles viennent de temps en temps arrêter la guerre civile ; le passage des Croisés que les rois de France guident vers l'Orient, le concile général tenu en 1245 par Innocent IV et celui tenu en 1274 par Grégoire X apportent à Lyon les échos des grandes questions politiques et religieuses qui passionnent l'Europe ; mais ces trèves sont de courtes durées et elles n'ont aucune influence sur le développement des beaux-arts qui n'ont que des manifestations rares et accidentelles.

Au quatorzième siècle, les préoccupations commerciales dominent ; Lyon semble chercher dans le commerce une diversion aux fléaux qui reviennent périodiquement la frapper, la peste noire, les famines, etc. En même temps on assiste à l'établissement pénible du pouvoir municipal entravé par des influences que l'annexion du Lyonnais au royaume de France a irritées. Rien ne caractérise encore le réveil du sentiment des arts au milieu du matérialisme sensuel qui règne. Cependant l'arrivée des Cordeliers et des Jacobins donne naissance à des constructions nou-

velles ; et l'établissement de plusieurs négociants florentins à Lyon met dans la population un élément favorable aux arts.

Au quinzième siècle, l'ordre s'établit, la richesse s'accroît, les relations avec l'Italie deviennent plus importantes et plus suivies ; au milieu de la civilisation qui se développe les beaux-arts prennent place ; le style ogival tertiaire marque brillamment son passage à Lyon.

Mais les artistes lyonnais sont enchaînés dans la corporation et sont avant tout gens de métier. Aussi, au seizième siècle, malgré un mouvement scientifique et littéraire très-brillant déterminé par l'imprimerie florissante, les beaux-arts ne prennent pas le développement auquel on devait s'attendre. Les artistes, séduits par les formes charmantes que l'art passionné de la renaissance italienne multiplie, se contentent de les répéter pour satisfaire aux demandes du luxe et de la mode ; ils ne s'élèvent pas, faute d'éducation préalable, aux grands principes qui ont fait arriver les sculpteurs et les peintres italiens à la perfection ; pour les comprendre il eût fallu qu'ils allassent en Italie, et les succès de ceux qui ont en effet étudié l'art antique et les maîtres modernes à Florence et à Rome prouvent que l'intelligence et le sentiment artistique ne manquaient pas aux artistes Lyonnais. Néanmoins le seizième siècle est remarquable par les efforts de l'architecture pour lutter contre les souvenirs de l'art ogival et traduire les tendances nouvelles, par les succès de la gravure sur bois cultivée comme auxiliaire de l'imprimerie ; par l'établissement à Lyon de plusieurs artistes étrangers dont le talent apprécié forme le goût du public et dont les productions deviennent comme un enseignement des progrès réalisés par les écoles italiennes et par l'école flamande.

Il y avait là les prémisses d'une rénovation. Aussi, au dix-septième siècle, le mouvement artistique se produit-il avec éclat. Les liens de la corporation se détendent, et l'artiste a une individualité ; mais comme l'éducation artistique est toujours impossible à Lyon, c'est vers l'Italie que se précipitent les artistes. Malheureusement, les principes enseignés par les maîtres du seizième siècle étaient oubliés à cette époque ; on ne songeait qu'à plaire aux yeux et on ne s'attachait qu'à l'ordonnance et à l'aspect ; au lieu d'étudier Raphaël et l'antique pour apprendre à chercher dans la nature la beauté de la forme et de l'expression, la plupart des artistes se laissaient séduire par le talent facile et brillant de Pierre de Cortone, par le mécanisme élégant de Bernin, par le faire de convention qui règne dans les écoles où la fantaisie est prise pour directrice. L'art lyonnais reçoit donc une influence directe des systèmes en vogue en Italie. Il est encore influencé par la prépondérance qu'exercent sur les beaux-arts, dans toute la France, les peintres officiels attachés à la cour. Enfin les artistes étrangers qui, dans leur passage à Lyon. reçoivent quelques commandes ajoutent à la variété des productions qui manifestent l'art lyonnais au dix-septième siècle. En présence d'une grande animation artistique, de travaux considérables en architecture, en peinture, en sculpture et en gravure, des succès nombreux pour les artistes lyonnais qui cédant à l'attraction de Paris vont y exercer leur art, d'une certaine élévation de style dans les représentants de l'art lyonnais soit à Paris, soit à Lyon, il faut reconnaître que c'est là la plus belle époque de l'histoire des beaux-arts à Lyon.

L'influence que la centralisation artistique a donnée au goût de nos rois et de leur cour devint désastreuse au dix-huitième siècle ; la dépravation des mœurs entraîne

la dépravation du goût, de la couleur et du dessin ; les beaux-arts à Lyon, comme dans toute la France, sont envahis par le style Pompadour ; les artistes se plongent dans un monde fantaisiste qui n'appartient ni au monde idéal ni au monde réel. Un seul art échappe à la décadence et résiste dans une certaine mesure au torrent : c'est l'architecture. Et grâce aux architectes, l'Académie de Lyon devient le refuge des bonnes traditions de l'art ; on y disserte sur les principes vrais du beau et on les proclame dans d'excellents discours que nous sommes heureux de rencontrer comme des protestations contre les théories mises en pratique.

Toutefois, lorsqu'au dix-neuvième siècle, la réaction préparée par Vien et par David ramène les beaux-arts vers l'antiquité, on n'accepte pas à Lyon l'engouement pour l'art grec. On se préoccupe peu de l'idéal quand on est commerçant; or, c'est le commerce qui appelle et favorise les arts, leur demandant de venir en aide à l'industrie. Si en dehors de cette application utile, la peinture cherche à produire des tableaux, elle se voit obligée, à cause du milieu dans lequel elle vit, de s'adresser à une bourgeoisie essentiellement réaliste ; ce ne sont plus les lignes, l'expression, les types à créer qui la préoccupent, c'est le séduisant fini des détails et ce sont les effets de lumière ; elle se fait art d'imitation servile et de trompe-l'œil. Une heureuse révolution, vers le milieu du siècle, ramène le goût de la grande peinture à Lyon ; et c'est l'Italie qui, encore une fois, inspire cette réforme. Quelle en sera la durée ? portera-t-elle tous ses fruits ? les arts seront-ils appelés à se développer dans une société avide des plaisirs de l'intelligence et des pures jouissances de l'âme ? Nous finirons en formant des vœux pour qu'il en soit ainsi.

Nous sommes en effet au terme de la route que nous nous étions proposé de parcourir. Nous n'aurons pas réussi, nous le sentons, à tracer dans notre rapide travail un tableau complet des beaux-arts lyonnais ; pour faire connaître un artiste, il faut étudier longuement chacune de ses œuvres et y chercher le reflet de sa vie. Mais quelque imparfaite que soit cette étude, elle renferme des matériaux qui pourront être utilisés un jour; et nous nous réjouissons de l'avoir entreprise, car elle nous laisse des souvenirs pleins de charmes que nous évoquerons souvent.

Et nos hæc olim meminisse juvabit.
Et ces vieux souvenirs nous charmeront un jour.

E. Pariset.